

HISTOIRE
DE
LA RÉFORMATION
EN EUROPE
AU TEMPS DE CALVIN

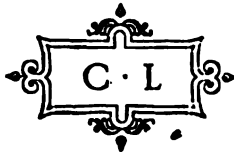
PAR J.-H. MERLE D'AUBIGNÉ

Les choses de petite durée ont coutume de devenir fanées, quand elles ont passé leur temps.
Au règne de Christ, il n'y a que le nouvel homme qui soit florissant, qui ait de la vigueur, et dont il faille faire cas.

CALVIN.

TOME VII

GENÈVE. — DANEMARK, SUÈDE, NORVÈGE.
HONGRIE, POLOGNE, BOHÈME. PAYS-BAS



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—
1876

Droits de traduction réservés.

m

AVANT-PROPOS

Une année entière s'est écoulée depuis la publication du précédent volume. Mais ce retard est dû à la difficulté pour l'éditeur de donner à cette entreprise autre chose que les rares loisirs d'un ministère très-occupé, et non, comme plusieurs l'ont supposé, à l'obligation où il aurait été de rédiger lui-même cette *Histoire* sur des notes plus ou moins incomplètes de l'auteur. Les récits qui suivent, comme ceux qui ont précédé, ont été entièrement écrits par M. Merle d'Aubigné lui-même.

L'éditeur répète ce qu'il a dit en publiant le précédent volume : Sa tâche a consisté uniquement à vérifier les citations qui abondent dans le texte ou au bas des pages et à retrancher, en deux ou trois places, quelques réflexions générales qui nuisaient à la rapidité de la narration et que l'auteur eût certainement ou supprimées ou condensées s'il lui eût été accordé de mettre la dernière main à son ouvrage.

Nous ne pouvons qu'exprimer notre reconnaissance au public pour l'accueil qu'il a fait au volume posthume que

nous lui avons offert. Des critiques, cela va sans dire, ont accompagné partout les éloges. Les appréciations formulées par l'auteur sur tel fait ou tel personnage, n'ont pas été admises par tous les lecteurs, et les journaux se sont rendus les organes du sentiment public.

Une importante revue anglaise¹ a reproché à l'auteur de s'être trop placé au point de vue *évangélique*. Il est certain que tel est bien le point de vue auquel s'est placé M. Merle d'Aubigné. Il ne l'a pas fait par choix; il n'aurait pu faire autrement. Par ses convictions, par ses sentiments, par sa nature, par tout son être, il était évangélique. Mais ce point de vue était-il le plus propre à lui faire bien comprendre l'époque dont il a voulu retracer l'histoire? Telle est la vraie question, et la réponse semble facile. Si l'on considère que les théologiens du réveil à Genève ont été surtout accusés de s'être trop asservis à la théologie du seizième siècle, on reconnaîtra que ce point de vue évangélique était le plus favorable à une exacte intelligence du mouvement de la Réformation et à une juste expression de ses tendances et de ses idées. Nul ne pouvait mieux nous rendre l'aspect du

¹ *The Athenæum* du 25 septembre 1875. Nous trouvons dans cet article une anecdote curieuse que nous accueillons sous toutes réserves. Elle vient à l'appui des considérations qui suivent. L'auteur de l'article raconte qu'il entendit un jour M. Merle discuter avec M. Ranke certains traits de la vie de ses héros favoris. Il les défendait de tous points, tandis que l'Allemand, avec son tempérament sceptique, semblait prendre un malin plaisir à faire ressortir leurs faiblesses. A la fin de la discussion, M. Merle s'écria avec quelque impatience : « Mais je les connais mieux que personne, ces hommes du seizième siècle. J'ai vécu avec eux, je suis de leur temps. — Cela m'explique tout, répondit M. Ranke, je n'avais pu croire en lisant vos livres que vous fussiez un homme du dix-neuvième siècle. » — Notre siècle diffère trop à tous égards du siècle de la Réformation pour que ce ne soit pas pour lui une bonne fortune qu'un homme du seizième siècle ait surgi dans son sein pour lui raconter cette grande époque.

seizième siècle que l'un de ceux qui l'ont, pour ainsi dire, fait revivre au dix-neuvième.

La critique la plus généralement adressée à M. Merle d'Aubigné est de s'être montré partial en faveur des hommes de la Réformation, spécialement en faveur de Calvin. Que l'auteur de l'*Histoire de la Réformation* éprouve pour Calvin une certaine faiblesse de cœur, qu'il soit porté à excuser dans une certaine mesure ses erreurs, ses fautes même, c'est un fait incontestable. Mais ce qui ne l'est pas moins, c'est que jamais cette tendance ne l'a conduit à pallier ces erreurs ou ces fautes, à les dissimuler. Il juge, et ce jugement est quelquefois une justification ou une excuse ; mais d'abord, il a raconté, et ce récit a été d'une exactitude absolue. La bienveillance, la partialité, si l'on veut, de l'écrivain a pu ôter à son appréciation la rigueur que d'autres auraient jugée nécessaire ; elle n'a pas faussé sa vue ; son regard est resté net et clair, et la vérité historique ressort des récits de l'auteur avec une rectitude parfaite. C'est de ces récits mêmes que le lecteur peut tirer une appréciation différente de celle qu'il lit à leur suite.

Et ne pouvons-nous pas ajouter (la remarque a déjà été faite) que l'amour de M. Merle d'Aubigné pour son héros, étant donnée l'incontestable sincérité de l'historien, loin d'être une cause de suspicion, donne à ses jugements une valeur particulière. Pendant près de soixante ans M. Merle a vécu dans l'intimité de Calvin ; il a scruté, sondé ses moindres écrits, a saisi, s'est assimilé toutes ses pensées, est entré en rapports pour ainsi dire personnels avec le grand réformateur. Calvin a commis des fautes. Qui le conteste ? Mais ces fautes, il ne les a pas commises de propos délibéré. Il a dû céder à des mobiles qu'il croyait bons,

et ne fût-ce que par aveuglement de passion, justifier ses actes devant sa propre conscience. Au fond, c'est cette justification que Calvin se donnait à soi-même que M. Merle d'Aubigné a pu mieux qu'un autre nous faire connaître. C'est un Calvin vivant qu'il nous a dépeint, c'est sa secrète pensée qu'il nous a révélée; et quand je rencontre dans l'ouvrage que j'édite une approbation à laquelle je ne puis pas m'associer sans quelque réserve, je me figure pourtant que si Calvin, sortant de sa tombe, pouvait me donner lui-même ses raisons, il ne m'en donnerait pas d'autres que celles que je trouve exposées dans ces pages. Si ce point de vue est exact, et il me paraît difficile d'en douter, l'auteur n'a-t-il pas résolu un des plus difficiles problèmes de l'histoire : Donner la vraie physionomie des personnages et les faire connaître tels qu'ils ont été; sous l'aspect extérieur des faits, retrouver et dépeindre les âmes.

Au reste ces critiques générales sont affaire de goût, de tendance, de vues, de tempérament. Il en est d'autres qui seraient graves si elles étaient fondées. Ce sont celles qui portent sur l'exactitude de l'œuvre, presque sur la véracité de l'auteur. Il est heureusement facile de les faire tomber par un rapide examen.

« M. Merle, a-t-on dit¹, se sert de sa vaste connaissance des
 « œuvres des réformateurs, pour leur emprunter des passages
 « qu'il introduit arbitrairement hors de la place et des cir-
 « constances auxquelles ils se rapportent. Ainsi, des phrases
 « prises dans des ouvrages de Calvin écrits durant les der-
 « nières époques de sa vie, sont transformées en phrases
 « prononcées par lui vingt ou vingt-cinq ans plus tôt; ce qui
 « est un jour sorti de sa plume est mis à propos d'une autre
 « occasion dans sa bouche... Il est permis, sans pédanterie,

¹ *Journal de Genève*, 1875.

« de ne pas trouver le procédé strictement conforme à cette
 « branche de la vérité qu'on appelle l'exactitude. »

Dans le tome VI^e, en effet, M. Merle d'Aubigné applique à l'année 1538 des paroles prononcées par Calvin environ vingt-cinq années plus tard, au moment de sa mort, en 1564 « J'ai vécu ici en combats merveilleux, j'ai été salué pour moquerie le soir, devant ma porte, de cinquante ou soixante coups d'arquebuse. Que pensez-vous que cela pouvait estonner un pauvre escholier, timide comme je suis et comme je l'ay toujours esté, je le confesse ». Mais ces paroles, prononcées par Calvin bien des années après l'événement se rapportaient justement à cette année 1538 ; l'historien les a citées à leur date précise, il n'eût pu les omettre sans manquer d'exactitude.

Voici, du reste, la seule preuve que l'on donne de ce prétendu défaut d'exactitude :

« Au moment où Calvin venait de réussir à établir dans
 « Genève ce qu'il regardait comme les conditions essentielles
 « d'une Église chrétienne, il avait publié, au nom des mi-
 « nistres ses collègues, une sorte d'exposé des succès qu'ils
 « venaient de remporter, et exprimé les sentiments de satis-
 « faction et d'espérance qu'ils en éprouvaient. De cet exposé,
 « auquel les événements infligèrent presque immédiatement
 « un cruel démenti, M. Merle a fait usage pour dépeindre
 « les émotions et les dispositions personnelles de Calvin
 « après l'échec qu'avait subi son œuvre. Les conditions sont
 « changées du tout au tout ; au lieu de triompher, le réfor-
 « mateur est banni, et cependant *c'est le langage qu'il a tenu*
 « *dans les jours de triomphe que l'on fait servir à caracté-*
 « *riser sa fermeté et sa constance dans les jours d'exil. »*

Le document dont on parle est une préface mise par Calvin en tête de l'édition latine de son catéchisme. Il porte sa date dans l'édition originale : Mars 1538. Nous l'avons sous les yeux, nous l'avons lu et relu et nous ne

pouvons imaginer par quelle singulière illusion on y a vu un exposé des succès que Calvin et ses collègues venaient de remporter ; il ne renferme pas trace de *satisfaction* ou d'*espérance*, pas trace non plus de *triomphe*. C'est se tromper étrangement que de croire qu'il a été écrit dans les *jours de triomphe*. Il a été écrit en mars 1538 au plus fort de l'orage qui, à peu de jours de là, le 23 avril, devait aboutir à l'exil du réformateur et à la ruine momentanée de son œuvre à Genève. Cet orage avait commencé à se former le 25 novembre 1537 à un Conseil général (assemblée du peuple) où les plus violentes attaques avaient été dirigées contre Calvin et contre le gouvernement de la république. Dès lors, dit M. Merle, « les jours du parti au pouvoir étaient comptés¹. » En effet, le gouvernement ami de Calvin fut renversé le 3 février 1538. Ce jour-là les ennemis les plus acharnés du réformateur furent portés au pouvoir. Aussi, en mars, Calvin, loin de songer à triompher, songeait à se défendre. La préface mise en tête de son catéchisme n'est pas l'exposé de succès déjà fort compromis, c'est une *apologie* de sa conduite et de sa foi, une réponse aux « calomnies dirigées contre son innocence et sa droiture², » aux « fausses accusations dont il est victime³. » Voici l'analyse qu'en donne M. Reuss dans les prolégomènes du tome V des *Opera Calvini*, p. XLIII.

« L'occasion de publier en latin ce petit livre a été fournie « par Pierre Caroli, docteur et prier de Sorbonne. Ce docteur, après avoir répandu des rumeurs iniques contre Farel, « Viret et Calvin, s'emporta en accusations ouvertes contre « ces hommes, ses collègues, aussi distingués par leur foi que « par leurs mœurs, leur imputant les hérésies arienne et sa-

¹ Vol. VI, p. 432.

² « Purgationem objecimus. » (Calv., *Opp.* T. X, p. 107.)

³ « Nos iniquissime in suspicionem adductos. » (*Ibid.*)

« bellienne et d'autres dépravations semblables. Il n'existait
 « alors aucun autre monument public de la foi de l'Église
 « genevoise que la *Confession* de Farel et le *Catéchisme* de
 « Calvin qui, écrits en français, étaient à peu près inconnus
 « des autres Églises helvétiques. C'est pourquoi Calvin tra-
 « duisit en latin son *Catéchisme* et la *Confession* de Farel,
 « afin de faire connaître, par cette version, à tous ses frères
 « de la Suisse la doctrine qu'il avait jusqu'alors professée
 « à Genève, et que, sans fondement, on avait accusée d'hé-
 « résie ¹. »

Il faut ajouter que Calvin ne se borne pas à réfuter dans cette préface les accusations d'hérésie formulées contre lui par Caroli, il défend sa propre conduite à Genève, particulièrement dans cette fâcheuse affaire du serment qui provoqua le débat du 25 novembre 1537, le renversement du gouvernement le 3 février 1538, et l'expulsion de Calvin et de ses amis le 23 avril suivant. Ce document est, avec les lettres écrites par Calvin à cette époque, la plus précieuse source d'informations sur les sentiments du réformateur pendant cette lutte cruelle, et en le citant à cette place l'auteur en a fait un judicieux usage.

Citons encore quelques mots d'un article de l'*Athenæum* dont nous avons déjà relevé une pensée. Au milieu de critiques quelquefois sévères, l'écrivain reconnaît que ce volume offre « avec une vigueur toujours égale les mêmes

¹ « Cujus libelli latinitate donandi occasionem præbuit Petrus Caroli, Sorbonæ parisiensis doctor atque prior... Is igitur iniquis contra Farellum Viretum et Calvinum sparsis rumoribus, tandem eo prorupit ut palam illos viros, collegas et doctrina et moribus præstantissimos, hæreseos accusaret, arianismi scilicet et sabellianismi, aliarumque talium pravitatum. Nulla alia tunc publica exstabant fidei ecclesiæ genevensis monumenta præter illam (Farelli) quam diximus confessionem et Calvini catechismum, quæ tamen utpote gallice conscripta, cæteris helveticis ecclesiis fere incognita erant. Calvinus itaque suum catechismum et Farelli confessionem latine loquentes fecit ut omnibus istis fratribus fidei doctrinam a se huc usque Genevæ traditam, et falso hæreseos accusatam hac versione declararet. »

« qualités que nous avons admirées dans ses prédéces-
 « seurs. Peu d'histoires sont plus émouvantes que le
 « simple récit de la mort d'Hamilton, le premier des mar-
 « tyrs écossais. On en peut dire autant du chapitre consa-
 « cré à Wishart¹. » A propos de Calvin le même écrivain
 nous dit : « M. Merle possédait, comme nous l'avons
 « déjà remarqué, une connaissance vraiment merveilleuse
 « des écrits de Calvin, et il y a peu de livres qui puissent
 « nous faire aussi bien comprendre que ceux de M. Merle,
 « l'esprit du réformateur, sinon toujours tel qu'il a été,
 « du moins tel qu'il eût voulu être². »

M. le professeur F. Godet, de Neuchâtel, exprime les
 mêmes pensées et y insiste³. Après avoir parlé de ce « coup
 « de pinceau magistral qui était l'un des dons les plus re-
 « marquables de M. Merle, » il ajoute : « C'est toujours ce
 « style simple, digne, calme et pourtant ému, majestueux
 « comme le cours d'un grand fleuve, oserions-nous dire :
 « comme toute l'apparition de l'auteur lui-même. Mais ce
 « qui nous paraît distinguer surtout la manière de
 « M. Merle, c'est l'amour tendre et respectueux de son
 « sujet. L'œuvre qu'il raconte possède toute sa sympathie ;
 « il l'aime comme l'œuvre de son Sauveur et de son Dieu.
 « Jésus ne serait plus ce qu'il est pour la foi de l'écrivain
 « s'il n'eût délivré, assisté, corrigé, châtié, gouverné, vaincu

¹ « There are to be found, in this volume, in unimpaired vigour the qualities we admired in its predecessors. Few narratives are more moving than the simple tale of the death of Hamilton, the first of the Scotch martyrs; and the same may be said of the chapter devoted to Wishart. » (*The Athenæum*.)

² « He possessed, as we have already remarked, a knowledge truly marvellous of the writings of Calvin, and there are few books which enable us to understand so well as M. Merle's the mind of the Reformer — not perhaps as he was, but such as he would have wished to be. » (*Idem*.)

³ *Le Christianisme au dix-neuvième siècle* du 18 février 1876.

« comme il le fait dans cette histoire. Saint Jean, dans
 « l'Apocalypse, nous montre l'agneau déliant les sceaux
 « du livre qui renferme les plans de Dieu envers son
 « Église. M. Merle, en écrivant l'histoire, semble voir dans
 « les événements qu'il retrace autant de sceaux qui se
 « rompent sous la main du Roi des rois. Dans chaque fait
 « il discerne l'un des pas de sa venue comme époux de
 « l'Église ou juge de la terre. Et de même que les feuilles
 « du rouleau divin étaient écrites non-seulement en
 « dehors, mais au dedans, M. Merle ne se contente pas de
 « retracer le côté extérieur des événements, il s'efforce
 « de pénétrer jusqu'à la pensée divine qui en constitue
 « l'essence et de la dévoiler aux yeux de son lecteur. Ne
 « lui demandez donc pas d'être ce qu'on appelle un his-
 « torien objectif et de se désintéresser lui-même des faits
 « qu'il rappelle. Cette foi du seizième siècle dont il re-
 « trace le réveil, les luttes, les défaites et les victoires,
 « n'est-ce pas sa propre foi, la vie de son âme ? Ces hommes
 « qu'il décrit, Calvin, Farel, Viret, ne sont-ils pas os de
 « ses os, chair de sa chair ? Ces Églises dont il raconte
 « la naissance et les premiers pas dans la vie ne sont-elles
 « pas sa famille spirituelle ? Le lecteur lui-même auquel
 « s'adresse sa narration est pour lui une âme immortelle
 « qu'il voudrait enchaîner à la foi de la Réforme. Il
 « n'abdique pas un instant, en racontant, sa dignité de
 « ministre de Christ. L'historiographie est chez lui un sa-
 « cerdoce. Non qu'il tombe dans le défaut de vouloir à
 « tout prix glorifier ses héros, pallier leurs faiblesses,
 « excuser leurs erreurs et présenter les faits sous un jour
 « différent de cette vérité objective à laquelle l'a conduit
 « l'étude consciencieuse des documents. Le bien de l'Église
 « actuelle auquel il désire travailler, peut résulter tout

« aussi bien de l'aveu sincère et du jugement sévère des
 « fautes commises que de l'admiration pour tout ce qui
 « a été fait selon Dieu. »

C'est encore le même jugement que prononçait naguère l'auteur d'un grand ouvrage récemment publié sur la littérature française¹, le lieutenant-colonel Staaf. Voici en quels termes l'auteur introduit M. Merle d'Aubigné auprès du grand public français : « M. de Rémusat a dit de cet ouvrage : *« Il a pu avoir un succès de secte, mais il en mérite un plus étendu, car c'est un des livres les plus distingués de notre langue ; »* on pourrait ajouter l'un des plus austères, car il est à la fois l'œuvre d'un historien et d'un ministre de l'Évangile. On se tromperait si on supposait que l'auteur a sacrifié à l'exposition et à la défense des doctrines de la Réformation la partie narrative de son histoire. Sans rechercher les effets de couleur, sans se préoccuper de la forme en dehors de la pensée, il a su reproduire la vraie physionomie du siècle dont il nous a raconté les grandes et fécondes agitations. Toutes les sociétés chrétiennes sur lesquelles le souffle irrésistible de la Réforme a passé, revivent en esprit et en action dans ce drame grandiose dont l'Allemagne, la France, la Suisse et l'Angleterre ont fourni les principaux épisodes. Pour pénétrer aussi profondément qu'il l'a fait dans la vie morale des réformateurs, M. Merle d'Aubigné ne s'est pas contenté de fouiller dans les histoires du seizième siècle, il a puisé à des sources à peine soupçonnées avant qu'elles lui eussent été ouvertes... » « Maintenant à quelque point de

¹ *La Littérature française, depuis la formation de la langue jusqu'à nos jours*, par le lieutenant-colonel Staaf. La première édition est de 1870. Nous avons sous les yeux la cinquième (1879).

« vue que l'on se place, il ne faut pas regretter que pour
 « raconter les combats, et trop souvent les supplices de
 « tant d'hommes animés des convictions les plus généreuses
 « et les plus inébranlables, ce soit un croyant plutôt qu'un
 « sceptique qui ait tenu la plume. Il n'y avait qu'un descen-
 « dant et un héritier spirituel des apôtres de la Réforme qui
 « pût recueillir et faire circuler la flamme de leur pur en-
 « thousiasme, dans un livre où leurs passions n'ont pas
 « laissé d'échos. M. Merle d'Aubigné, et c'est là un des
 « caractères tout particuliers de son œuvre, a satisfait avec
 « une simplicité antique aux exigences de sa double mis-
 « sion. C'est seulement lorsque la conscience de l'his-
 « torien a donné toutes les garanties de justice et d'impar-
 « tialité qu'on avait droit d'attendre d'elle, que le pasteur
 « s'abandonne aux effusions de sa foi. »

Qu'il nous soit permis d'ajouter ces paroles écrites le
 30 janvier 1876 par le Dr Herzog, le savant éditeur de
 l'*Encyclopédie théologique* : « C'est avec un profond senti-
 « ment de respect et de vénération que je me suis occupé
 « de ce volume posthume d'un ouvrage dont l'auteur a si
 « bien mérité de l'Église évangélique. Ce volume sera
 « certainement beaucoup lu ; la nature des objets traités
 « et la manière dont ils sont traités y invitent. »

Terminons par quelques mots de M. le professeur
 F. Bonifas, de Montauban¹ : « On retrouve dans ce volume
 « les éminentes qualités qui ont mérité à M. Merle d'Au-
 « bigné la première place parmi les historiens français de
 « la Réformation : richesse et sûreté des informations,
 « vivacité pittoresque des récits, largeur et élévation des
 « vues, appréciation judicieuse des hommes et des choses,

¹ *Revue théologique*. Montauban, octobre 1875.

« et, par-dessus tout cela, un souffle profondément religieux et chrétien qui anime toutes les pages du livre. « Le talent de l'écrivain est resté jeune malgré les années, et ce fruit de sa blanche vieillesse rappelle les plus belles productions de sa jeunesse et de son âge mûr. »

Un dernier volume paraîtra, Dieu voulant, avant la fin de la présente année.

AD. DUCHEMIN.